

INTRODUCTION GÉNÉRALE

VICTORIEN LAVOU ZOUNGBO

C'est pour moi un honneur, non feint, d'avoir scientifiquement pu éditer cet ouvrage avec Don Quince Duncan Moodie ; de même, je dois, à la vérité, reconnaître qu'il a fait la plus grosse partie du travail : collecte et mise en forme de l'ensemble des travaux des collègues centraméricains qu'il a invité-e-s ; il a assuré rigoureusement la (re)lecture préalable de leurs textes ; le choix de l'illustration de cet ouvrage lui incombe. Nous avons convenu ensemble de la configuration de la problématique générale qui sert de fil conducteur aux différents travaux ici réunis. Nous avons entièrement laissé la liberté du choix du corpus et des orientations historiographiques et théoriques aux différent-e-s auteur-e-s.

Cet ouvrage est conforme, je dois le dire, aux positionnements critique et éthique du Groupe de Recherche et d'Études sur les Noir-e-s d'Amérique Latine (GRENAL) : en partant de Noir-e comme « construit » historique et imaginaire contraignant mais aussi comme un point de vue herméneutique critique, donner à (re)lire et à (re)penser ce que les historiographies nationales des Amériques/Caraïbes biaisent, taisent ou continuent de considérer comme sans importance pour un « Soi » imaginé et ses instances de (dé)légitimation : éducation primaire et secondaire, université, médias, manuels scolaires, revues spécialisées, histoire et discours officiels, etc. Cet objectif est bien entendu partagé par de nombreux autres groupes et centres dans notre « Tout-Monde », par les mouvements noirs.

Mes rapports avec Don Quince, un raccourci qu'il n'autorise qu'à celles et ceux qu'il tient en estime, remontent aux années 1980-1990. Sonia Marta Mora, l'une de ses compatriotes (costariciennes), et collègue, à l'époque, à la *Universidad Nacional*, en a été le truchement/*eleggua* : tout d'abord à Montpellier, nous nous y fréquentâmes plus longtemps, et, par la suite, à l'Université de Pittsburgh où elle resta une année (1990-1991), dans le cadre d'une bourse Fullbright, si je ne m'abuse. « *Señora Marta* », comme nous l'appelions indûment, dans les séminaires qu'animait brillamment le Maître Edmond Cros, n'était pas, à proprement parler une collègue. À côté d'elle nous étions tout petit-e-s (un groupe de joyeuses lurons et luronnes, en Diplôme d'Études Approfondies (DEA) d'espagnol, entrain de nous initier avec acharnement et passion à la théorie sociocritique). En effet, Sonia Marta (elle préférait être ainsi nommée) jouissait déjà, dans son pays, à la fois, d'une réputation certaine, en tant qu'universitaire, et d'une probité morale incontestable en tant que citoyenne aguerrie. Des distinctions qui, au fil du temps, n'ont fait que se confirmer, se renforcer. Je voudrais ici lui rendre hommage d'avoir été la première à me mettre en contact avec Don Quince, et à travers lui, très modestement à l'époque, à l'expérience historique singulière de la *provincia de Puerto Limón*.

Par la suite, nos rapports ont été discontinus, à éclipses. Et pour cause ! Je découvris que Don Quince était un « *monumento vivo* », une blague *en clave interna*, très sollicité, engagé activement dans plusieurs luttes et combats en faveur des revendications citoyennes et sociales des *afro-limonenses*, de la démocratie dans son pays, en même temps qu'il continuait de poursuivre son œuvre d'écrivain et de critique proluxe. Sa présentation bio-bibliographique, dans ce volume, qu'il a voulu discrète, cela est tout à son honneur, ne rend pas forcément compte de cette multipositionnalité, de ses multiples implications.

C'est à la faveur d'un séjour de recherche de ekobia Marlène Marty au Costa Rica, dans le cadre de sa thèse que je dirigeais alors, que nous reprîmes finalement contact en 2006, si ma mémoire est exacte. La gentillesse et prévenance de Don Quince à l'égard de l'impétrante fut notoire ; il faut dire aussi que le sujet de thèse (dont le titre est cité *in extenso*, *intra*, outre le bilan qu'offre docteur Marty de sa thèse, soutenue en 2010) l'intéressait de même qu'il me trouvait quelque vaillance à vouloir continuer de m'entêter à rendre pensable la problématique afro-latino-américaine en pays-France où, le moins qu'on puisse dire, elle est globalement parlant, même en dépit de certaines exceptions salutaires, hors nomenclatures, hors des horizons de recherche et des agendas de l'enseignement supérieur. Toutes choses qu'il suivait et continue de suivre très attentivement. En outre, mes recherches ne lui semblaient pas du tout négligeables.

Je dirai donc que le moment déclencheur du projet qui arrive aujourd'hui à terme, pour ainsi dire – car la réception critique de cet ouvrage, comme il est normal, nous échappera – a été, en quelque sorte, le séjour de recherche dont il vient d'être question. Comme à notre coutume, tout séjour de recherche des ekobias et ekobios, en doctorat, en Amérique/Caraïbes donne toujours lieu à un compte rendu circonstancié, soit par adresse collective au groupe, soit lors du regroupement réflexif du GRENAL faisant suite à tel ou tel autre voyage de recherche et d'immersion.

Il revenait ainsi donc logiquement à ekobia Marty de s'affranchir des coutumes, non vexatoires, de recherche instaurées par le groupe. Elle devait faire le bilan de son « expérience de terrain ». Il me souvient qu'elle déclara dans son récit passionnant quelque chose comme *Limón* n'est pas Costa Rica et, inversement, Costa Rica n'est pas *Limón*. Cela ne manqua pas d'attirer notre attention, d'autant que le *mapping* officiel ne semblait pas plaider en faveur de son affirmation. Elle dut donc prendre-revenir afin d'éclairer nos ignorances en indiquant les spécificités politiques, religieuses, linguistiques, raciales, historiques de *Limón* que l'assemblée méconnaissait largement ; un peu moins dans mon cas, de par mes recherches, *in progress*, sur l'Amérique centrale et le Costa Rica, et pour m'y être rendu très brièvement, suite à un Congrès de Sociocritique qui eut lieu au Costa Rica dans les années 90. Suite à la présentation nous conçûmes donc le projet de consacrer à *Limón*, dans le projet d'écriture critique du GRENAL, un ouvrage. Sans savoir quand ni à partir de quelle problématique.

Décembre 2010, Don Quince, avec lequel j'avais désormais un échange de courriels assez régulier m'informa qu'il était en vacances avec sa famille en Europe et qu'il serait heureux de venir à Perpignan pour rencontrer les membres du GRENAL, pour faire ma connaissance, *de cara a cara*. Nous ne pouvions pas mieux rêver, bien que le temps en était aux vacances de Noël à l'*upévévé* et qu'à la rentrée prévue Don Quince devait, deux ou trois jours plus tard, s'en retourner à son pays natal. La rencontre eut lieu, grâce à notre abnégation (j'y associe ekobia Marty) et à l'aide financière du CRILAUP (EA 764). Le 10 janvier 2011, au matin, Don Quince délivra à l'adresse de nos étudiant-e-s en doctorat et en master une conférence magistrale intitulée « *GALLO PINTO VERSUS. RICE AND BEANS Y BURRA. IMPERIO CULTURAL DEL VALLE CENTRAL DE COSTA RICA* ». Nous étions d'autant plus sensibles à cette conférence que le GRENAL avait naguère, dans une réflexion collective, interrogé les présupposés idéologiques, les non-dits, les inter-dits, et les contradictions liées à la formulation de l'identité cubaine (*la cubanidad*) par Fernando Ortiz, à partir du « Ajiaco » (*Marges* 29, 2008).

Au courant de l'après midi du même jour, notre insigne hôte, Don Quince, eut l'amabilité de consacrer du temps aux étudiant-e-s de ekobia Marty, laquelle durant son cours de littérature latino-américaine avait, pendant le semestre, abordé avec elles/eux, entre autres productions littéraires, celles de Don Quince ainsi que sa théorie de l'« *afrorealismo* ». S'en est suivi une série de dédicaces à la « création » libre des étudiant-e-s, un moment d'échange émouvant ainsi qu'une séance de photographies.

Je tairai la surprise, bien réelle et palpable, dans le bois-sacré CRILAUP (salle des séminaires), ou j'étais moi-même, au titre, par ailleurs, de directeur du Département d'espagnol, chez nos étudiant-e-s d'avoir en face un écrivain noir *de carne y de hueso*. Une telle activité hautement raffinée, symbolique, en tous les cas, très distinctif est-elle finalement compatible avec Noir-e? Le soir même Don Quince repartait à Barcelone non sans avoir promis d'œuvrer à la co-édition du présent ouvrage. Il tint promesse et je ne peux, au nom des ekobio-a-s, que lui en être très reconnaissant.

Nous espérons que cet ouvrage permettra, un tant soit peu, de combler certains « blancs de l'histoire » (V. Lavou Zoungbo, 2003) chez le grand public, comme on dit, mais aussi parmi nos étudiant-e-s. Il contribuera sans nul doute à renforcer les maigres travaux universitaires qui en France sont consacrés à l'Amérique centrale et à ses « marges » régionales. Des marges qui n'en sont pas car, d'un point de vue économique et géostratégique elles condensent en réalité, comme c'est le cas de *Puerto Limón*, des enjeux très importants.

Bien que ces enjeux remontent, pour partie, à la Colonie, certaines de leurs conséquences sont toujours actuelles. En effet, la colonisation espagnole, à l'instar des autres, s'est basée sur un contrôle territorial et, en conséquence, sur une « racialisation » *de jure*, des espaces géographiques dans chaque pays conquis et administré. Le Costa Rica n'échappa point à cette grammaire impériale et coloniale car son territoire fut politiquement et imaginativement reparté entre le « *Valle Central* » (avec Cartago comme capitale à l'époque Coloniale et San José de Costa Rica à l'époque actuelle), le Pacifique (peuplé majoritairement des premiers habitants du pays : les Indiens) et la cote Atlantique (« marquée » par une plus grande hétérogénéité raciale, culturelle et linguistique. Sa capitale est *Puerto Limón*). Suivant le discours hégémonique (« *La casa Paterna* », selon les critiques reconnus) chaque région est affectée d'un coefficient symbolique particulier et se trouve ainsi reliée aux autres par une relation hiérarchique opératoire.

Ainsi, le « *Valle Central* » est projeté comme le berceau par antonomase de l'identité nationale costaricienne, pour être peuplé de Blancs, se vivant majoritairement comme les détenteurs exclusifs de la Civilisation occidentale (la *Hispanidad* en l'occurrence) et de ses marqueurs identitaires imaginés. Les hommes d'État, les dirigeants politiques, l'*intelligentsia*, etc. du Costa Rica provinrent, (est-ce encore toujours le cas?), en grande partie de cette zone. Malgré les moments de tension – basculement de 1948 et des transformations qui eurent lieu par la suite – le « *Valle central* », demeure encore un espace de distinction, de consécration et de concentration de tous les pouvoirs (politiques, économiques, artistiques et culturels). Au point, par exemple, que cela constitue un véritable sacrifice économique (et affectif) pour les jeunes de *Puerto Limón*, issu-e-s généralement de familles très modestes, démunies, qui souhaitent s'y rendre, à des fins de formation (universitaire ou autres) ou pour y travailler.

Le Pacifique, quant à lui, tire sa légitimité relative de l'antériorité historique des Indiens, même si finalement il n'y eut point, comme au Mexique, par exemple, une politique indigéniste (fût-elle contestable) à l'égard des populations indiennes. Les autres pays d'Amérique centrale ont longtemps partagé ce désintérêt. Au point qu'il paraît surprenant d'affirmer aujourd'hui qu'il y a autant sinon plus d'Indiens en Amérique centrale que dans les pays d'Amérique latine traditionnellement identifiés à une présence massive des Indiens.

L'intégration de la zone atlantique (en réalité baignée par la mer Caraïbe) du Costa Rica ne remonte qu'à 1948, suite à la meurtrière guerre civile qu'a connue le pays. Pendant longtemps, certaines communications contenues dans cet ouvrage insistent bien là-dessus, *Puerto Limón* a été donc une zone de relégation, tenue à l'écart du « Nous » national projeté. Cette zone était en effet peuplée majoritairement de Noirs caribéens (en provenance surtout de la Jamaïque), de Chinois et d'Italiens. Tout ce qui semblait contraire au discours hégémonique du Costa Rica imaginé qui se vivait (et se vit encore?) comme la « *Suisse de l'Amérique Centrale* », sans que l'on s'accorde à dire exactement ce que recoupe une telle analogie, une telle (auto)identification. On peut toutefois dire qu'elle englobe tout à la fois l'idée de pureté raciale, d'hégémonie culturelle espagnole (foi catholique, langue castillane, etc.), de précellence d'une culture de paix, d'harmonie sociale (à l'inverse des voisins centraméricains), d'homogénéité due à la « petitesse » du pays qu'incarnerait le « *valle central* », etc. *Puerto Limón* qui ne fut intégré au territoire national que très tardivement s'est retrouvé (le demeure-t-il encore?), eu égard à une telle représentation, construit en « inquiétante étrangeté », en altérité radicale, en *mundicia*.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Cet ouvrage tente, directement ou en creux, de faire le point sur ces trajets de représentations imaginaires tout comme il met l'accent sur les parcours d'auto-représentation des Afro-descendant-e-s de *Limón*, à travers leurs propres productions culturelles et littéraires, à travers leur propre *agency*. Je regrette personnellement que la représentation des femmes *afro-limonenses*, leur *agency* soit ténue, voire absente dans ce volume ; la livraison prévue à cet effet n'a finalement pas été honorée, malgré l'accord de principe formellement donné, malgré nos multiples relances. Cela arrive souvent dans nos aventures universitaires, pas besoin de s'y appesantir.

Cet ouvrage est aussi une manière de dresser un état des lieux critique au moment où, depuis les décennies 1980-1990, le Costa Rica, à l'instar des autres pays centraméricains s'ouvre officiellement au « multiculturalisme » et s'emploie à le traduire en « faits » (éducation, réformes constitutionnelles, promotions des zones et des populations économiquement marginalisées, recensement des populations sur la base de critères non traditionnels, politique de représentation, etc.).

Notre objectif commun va par ailleurs à rebours d'une « nécropolitique » durable, toujours renouvelée/ressourcée, et des visions compassionnelles dont elle est porteuse. En effet, d'une manière générale, en France et peut-être en Afrique, en Europe et en Asie, le grand public n'entend parler de l'Amérique centrale que lors des catastrophes naturelles (tremblement de terre, glissement de terrain, ouragans, etc.) ou politiques (dictatures, élections contestées violemment parce que truquées, génocides, répression des revendications culturelles et citoyennes des Indiens, élection d'une femme à la magistrature suprême d'un pays, drames liés aux migrations régionales ou vers le Mexique et les États-Unis, Révolutions, corruption de certains présidents de la République, gangs des « Maras », etc.).

Les spécificités économiques, historiques, géopolitiques et culturelles de l'isthme sont méconnues tout comme elles ne font pas encore, nous l'avons dit, l'objet de recherches universitaires massives en France, mais aussi, il convient de le souligner, dans le reste des Amériques. De cette ambiance générale, le Costa Rica semble constituer une exception pour des raisons souvent de tourisme (éco-tourisme), pour son pari pour le développement durable –depuis ces dernières décennies– pour paraître un « havre de paix » dans un environnement très instable et, pour beaucoup, anxiogène. Par parenthèses, il n'y a souvent qu'un pas à faire entre l'environnement géographique, les éléments naturels et le caractère des populations qui habitent ces « Régions du Monde ». La théorie du climat, et la caractérologie qui lui est laminaire, a encore de beaux jours à couler.

L'ouvrage que nous publions, tout en prenant acte de cette « différence *chica* », qui fascine et interroge, entend mettre l'accent sur ce qu'une partie de l'histoire officielle, s'il en est, du Costa Rica, et la projection qui en est faite à l'extérieur, mentionne peu : la « *présence-histoire* » (V. Lavou, 2003) des Afro-descendant-e-s sur la côte atlantique de *Limón*.

Je le redis donc en toute sincérité : c'est un immense honneur que le projet soumis, dans le cadre du programme des activités de recherche du GRENAL-CRILAUP, ait été validé et avalisé par le grand *Babalao* Quince Duncan Moodie. Originaire lui-même de *Puerto Limón*, il est une autorité intellectuelle (écrivain, enseignant et critique) incontestablement reconnue dans son pays, en Amérique Centrale et aux États-Unis pour ses travaux sur les problématiques raciales, culturelles et identitaires de son pays mais aussi de l'Amérique centrale. Cet ouvrage a pour premier avantage incontestable de recevoir, en majorité, des contributions des Afro-descendants de *Limón*. Qu'elles/ils soient remercié-e-s d'avoir fait confiance à notre projet en acceptant de nous offrir, je le souligne fortement, leurs publications. Je remercie aussi ekobia Marty et ekobio Akassi, l'une et l'autre deux membres éminents du GRENAL, tout comme, cela devient une habitude (revendiquée pour ma part), le Directeur du Centre de Recherches Ibéro-américaines et Latino-Américaines de l'Université de Perpignan (CRILAUP, EA 764), Daniel Meyran, pour son indéfectible appui et soutien aux travaux du GRENAL.

Que la sagesse subversive de *Anansi*, à travers ses ruses, ses transformations et questionnements multiples et incessants (de certaines évidences), accompagne les lectrices et les lecteurs dans la rencontre avec de l'hétérogénéité historique (non pas diabolique ni rédhibitoire) de la formation sociale et culturelle de *Puerto Limón*. Enfin, *last but not least*, quelques années plus tard, je suspends ces parlures liminaires en reprenant la boutade irruée de notre collègue Marlène Marty, seulement sous forme de question *atravesada* : *Limón* est-il Costa Rica et l'inverse ?

Anansesem : *ON EST ENSEMBLE*